

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

XIV

Mais ni don Luis, ni Mercedes n'étaient dupes du prétexte donné par le jeune homme dont ils connaissaient la timidité et sa sauvagerie innée; ils avaient deviné son amour profond pour

Parfois dona Carmen devenait subitement rêveuse: elle s'asseyait près d'une fenêtre et, pendant de longues heures, son regard se perdait dans l'espace, comme si elle eût attendu l'arrivée de quelqu'un.

A quoi ou à qui rêvait-elle? voilà ce qu'il était impossible de savoir.



Eh quoi, c'est vous, senor Al... s'écria don Luis en proie à la plus vive surprise.

Angela; tous deux étaient heureux de cet amour, qui offrait à la jeune fille toutes les conditions désirables de bonheur, à cause de l'honorabilité bien connue de don Fabian, de sa grande fortune, et surtout parce que don Luis l'aimait beaucoup et qu'il avait été heureux de l'avoir pour beau-frère.

Seule dona Angela ou plutôt Carmen, car c'était sous ce nom seulement que don Fabian la connaissait, semblait ne pas se mêler de l'amour du jeune homme; ses assiduités la laissaient froide et indifférente; elle le traitait fort bien, riait et plaisait avec lui; mais il était facile de s'apercevoir que l'amour n'était pour rien dans tout cela, et qu'il fallait l'attribuer seulement à une bonne amitié.

Lorsque dona Mercedes lui demandait ce qu'elle avait, elle rougissait; puis elle éclatait d'un rire nerveux et répondait qu'elle n'avait rien.

— Elle aime? murmurait dona Mercedes, mais, qui?

Voilà ce qu'il était impossible de découvrir: certainement ce n'était pas don Fabian.

Si la jeune fille avait un secret, il était bien gardé.

Mais, avait-elle un secret?

Voilà ce que souvent se demandait dona Mercedes; sans osé décider cette question négativement ou affirmativement, car il ne fallait pas songer à effrayer ce jeune cœur, par des questions trop directes.

Tel était l'état des choses le lendemain du jour où le général don Lopo de Tordesillas était venu faire visite à don Luis et n'avait rencontré que son valet Oregano, avec lequel il s'était si longtemps entretenu.

Ce jour-là, don Luis était venu à Urès près de deux heures avant son arrivée habituelle : c'est-à-dire vers sept heures du matin; le joaillier avait plusieurs bijoux à livrer, et certains travaux qu'il voulait faire exécuter par ses ouvriers, et pour lesquels il devait leur remettre la matière première.

En arrivant sous les Portales il n'aperçut pas Oregano qui, ordinairement, l'attendait devant la porte de la maison; mais comme il était très en avance, et qu'il n'avait pas prévu son domestique qu'il viendrait de bonne heure, don Luis ne s'en inquiéta pas; il entra dans la maison, et monta directement à son appartement, la boutique n'étant jamais ouverte avant neuf heures et demie et même quelquefois dix heures; de même que tous les autres magasins de luxe des Portales, tels que changeurs, horlogers, etc.; la clientèle de ces magasins étant toute spéciale et ne se levant généralement pas de bonne heure.

O'était dans une pièce retirée de son appartement, au fond d'une armoire secrète, connue seulement de dona Mercedes et de lui, que don Luis renfermait, dans une caisse en fer très solide, et fermant avec une serrure Fichet, les diamants, l'or et l'argent en lingot dont il se servait pour la fabrication de ses bijoux si renommés par leur goût et leur fini artistique.

Don Luis fit jouer le ressort ouvrant le panneau cachant la caisse; celle-ci était sellée dans la muraille, le jeune homme l'ouvrit, prit les diamants et l'or dont il avait besoin, il referma la caisse, et fit retomber le panneau; puis il s'assit devant une table, et avec une grande sûreté d'exécution, il dessina des modèles de diadèmes, de bracelets et de boucles d'oreilles qu'il voulait faire exécuter par ses ouvriers.

Il avait presque terminé ce travail difficile, et surtout minutieux, lorsque deux coups discrets furent frappés à la porte de l'escalier, dont il n'était séparé que par deux pièces, et dont les portes étaient restées ouvertes.

Don Luis, seul éveillé selon toutes probabilités, dans cette maison, travaillait deux revolvers placés à sa droite et à sa gauche à portée de sa main, et l'amas d'or et de diamants devant lui sur la table.

En entendant frapper il se leva, jeta une serviette sur le tas de matière précieuse, cacha un revolver dans sa faja, sortit de la pièce dont il referma la porte derrière lui et il alla ouvrir, après avoir de même fermé la porte de l'autre pièce.

La chaîne était mise, précaution utile à cette heure, de sorte qu'au lieu de s'ouvrir, la porte ne fit que s'entre-bâiller suffisamment pour lui laisser voir un homme enveloppé jusqu'aux yeux, dans les plis pressés de son manteau, et dont les ailes du sombrero, rabaisées en avant, ne laissaient point apercevoir le visage.

— Eh ! eh ! Qu'est cela, qui êtes-vous et que demandez-vous ? dit-il en portant machinalement la main à son revolver sans cependant le sortir de sa faja, je crois que vous vous trompez, l'ami ?

— C'est moi, dit le visiteur, en relevant un peu les ailes de son sombrero.

— Eh quoi, c'est vous, señor Al... s'écria don Luis en proie à la plus vive surprise.

— Silence ! interrompit vivement le visiteur, ouvrez, don Luis, j'ai traversé le couloir, où j'ai rencontré vos ouvriers et je crains d'avoir été reconnu par eux.

— Entrez, entrez, señor, dit le jeune homme en enlevant la chaîne.

Le visiteur entra d'un bond et la porte se reforma aussitôt derrière lui.

— J'ai à causer sérieusement avec vous, dit l'étranger.

— Très bien, permettez-moi seulement de distribuer le travail à mes ouvriers, puis je suis tout à vous.

— Faites, mais ne soyez pas longtemps.

Don Luis le guida dans la pièce où il travaillait, acheva ses dessins en quelques minutes, puis il pris l'or et les diamants, et après s'être excusé de le laisser seul pendant quelques instants, il quitta son visiteur et descendit.

Il fit ouvrir la boutique, distribua le travail aux ouvriers, et n'apercevant pas Oregano, il demanda si on avait vu l'Indien; sur la réponse négative qui lui fut faite, il chargea le contremaître de veiller à la boutique ainsi qu'il le faisait quelquefois, et de le prévenir s'il venait quelqu'un; puis il remonta chez lui.

L'étranger avait jeté son chapeau et son manteau sur un meuble, et s'était installé sur un divan, le cigare aux lèvres.

— C'est un véritable miracle de vous voir ici, señor Alcade Mayor, dit don Luis avec courtoisie.

— Non pas, cher don Luis, répondit non moins courtoisement l'Alcade, car c'était lui en effet, mais seulement le désir de vous être agréable et de vous rendre un service.

— Que voulez-vous dire ? demanda le jeune homme avec une vague inquiétude.

— Avant, tout, fit l'Alcade sans répondre à cette question, sommes-nous en sûreté ici ?

— Comment l'entendez-vous ?

— J'entends si nous pouvons causer sans avoir à redouter des espions.

— Quant à cela soyez tranquille, señor don Guilhem, je suis seul dans cet appartement, ma femme habite au Rinçon avec sa cousine et mes domestiques.

— Excepté Oregano ? dit avec intention l'Alcade.

— Oui, excepté Oregano, je n'ai même pas encore vu ce drôle aujourd'hui; d'ailleurs il ne monte jamais ici; cela lui est défendu.

— Très bien, pouvez-vous me faire sortir sans que l'on me voie ?

— Très facilement, señor; j'ai dans cet appartement une porte secrète communiquant à un escalier dérobé débouchant dans la calle de Bodegonos; vous savez que cette maison m'appartient, j'y ai fait avant de m'installer, pour des raisons qui me sont personnelles, certains travaux dont seul je connais le secret.

— Très bon, voilà qui me rassure complètement, entendons-nous vite et bien; je n'ai malheureusement que fort peu de temps à vous donner.

— Je suis complètement à vos ordres.

— D'abord excusez-moi si je ne suis pas très clair, et surtout très explicite dans ce que je vous dirai; je manque à mon devoir en venant à vous, et en vous donnant un avertissement salutaire.

— Je vous en remercie sincèrement.

— Ainsi attachez-vous à l'esprit, plutôt qu'à la lettre de la confiance que je vais vous faire; reprit-il avec un fin sourire.

— C'est-à-dire que je tâcherai de lire entre les lignes, comme disent les diplomates, et que j'essayerai de comprendre non pas ce que vous me direz, mais ce que vous voudriez me dire ?

— C'est cela même, d'ailleurs cette confiance sera courte; avez-vous confiance en votre valet Oregano ?

— Pas la moindre.

— Vous avez raison, c'est un garçon très dissipé et d'une conduite plus que légère, vous lui donnez sans doute de forts appointements ?

— Mais non ; les gages ordinaires d'un valet, quinze piastres par mois, nourriture non comprise, il reçoit à peu près dix piastres de pourboire par mois, vous voyez que ce n'est pas exorbitant.

— Voilà ce qui m'étonne, ce garçon qui, entre parenthèses a de fort mauvaises connaissances, jette l'or par les fenêtres avec une désinvolture énorme.

— L'or ?

— Parfaitement, vous comprenez, je suis Alcado Mayor de la ville, mon métier est d'être bien informé !

— C'est vrai, señor.

— Eh bien, je sais de source certaine, que pas plus tard que hier au soir, il s'est rendu dans un des bouges les plus mal famés de la ville, et fréquenté par les plus odieux scélérats ; ce qui ne fait pas l'éloge de votre valet ; et là, le drôle, en moins de deux heures, a gaspillé vingt-six onces d'or !

— Vingt-six onces d'or ! fit-il avec surprise.

— Vingt-six ou vingt-huit, je ne suis pas certain du chiffre exact, vous comprenez qu'une si forte somme entre les mains du valet du premier joaillier de la ville a semblé louche.

— En effet.

— J'ai été aussitôt averti.

— Je suis certain qu'il ne m'a rien pris.

— Vous ne vous trompez pas ?

— Non, cela est impossible, chaque soir, j'emporte avec moi l'argent à la campagne.

— Humph ! mais alors...

— Il l'aura volé à quelque autre personne.

— Je ne le crois pas.

— Comment, que soupçonnez-vous donc ?

— Humph ! bien des choses, fit-il en se grattant le nez.

— Je ne vous comprends pas.

— Je le sais bien, mais c'est fort difficile ; ainsi par exemple... m'écoutez-vous ?

— Je ne perds pas un mot.

— On a remarqué qu'il a dépensé vingt-six ou vingt-huit onces, n'est-ce pas ?

— Oui, vous me l'avez dit.

— Eh bien il paraît qu'il lui en restait encore au moins le double.

— Le double ?

— Oui, dans une magnifique bourse en filet, à glands et coulants en or massif qu'il montrait avec affectation.

— Oh ! oh !

— Vous comprenez ?

— Je le crois.

— Un « lepero » de l'espèce de votre valet n'achète jamais de bourse, si riche qu'il soit, il n'en comprend pas l'utilité ; d'ailleurs le prix élevé de cette bourse rend impossible toute supposition d'achat.

— C'est juste.

— De plus, notre gaillard, toujours assez déguenillé, soit dit sans vous offenser, et habituellement fort peu soucieux de sa toilette, avait revêtu ses plus beaux habits, dans lesquels il faisait la roue et se donnait de grands airs.

— Humph ! humph !

— C'est singulier, n'est-ce pas ?

— Très singulier, en effet, répondit-il d'un air préoccupé.

— Règle générale, c'est don Luis, tout « ratéro » qui a fait un bon coup, commence par gagner au pied et se tenir coi, en attendant que le bruit de son vol se soit éteint ; ces précautions sont élémentaires ; ici il n'en est pas de même, bien loin de là ; nous avons affaire à un gaillard, qui parade imprudemment dans un lieu plus que suspect, en faisant sonner ses poches pleines d'or ; il avait donc le droit d'agir ainsi ; il savait donc n'avoir rien à redouter, sans doute parce que cet argent était bien à lui ?

— Donc s'il ne l'avait pas volé ?...

— C'est que...

— On le lui avait donné. Ah ! je comprends maintenant, fit le Platero en se frappant le front.

— Tant mieux ; car vous sentez bien que moi, je n'ai pas recherché pourquoi un grand seigneur quelconque lui aura fait ce magnifique cadeau ?

— En effet, cela n'entre pas dans vos attributions.

— Vous avez dit le mot.

— Je vous remercie, señor don Guilhem.

— Tout à votre service, señor don Luis.

— Mais, pardon, ne m'avez-vous pas dit que je ne verrais pas ce drôle aujourd'hui ?

— Je ne me le rappelle pas, mais si je vous l'ai dit, j'ai eu raison.

— Mais alors, voilà, il me semble, qui complique la question ?

— Je crois, au contraire, que cela la complète et l'éclaircit.

— Ah ! ah !

— Vous allez voir.

— J'écoute.

— Oregano après avoir réglé rubis sur l'ongle plusieurs comptes depuis longtemps en souffrance dans le Velorio, fit porter des rafraîchissements dans un cabinet séparé, et invita quatre bandits célèbres à se rafraîchir avec lui.

— Ce que ceux-ci acceptèrent sans doute ?

— Vivó Dios ! ils subodoraient une bonne affaire.

— Ah !

— Oui ; malheureusement il a été impossible de savoir laquelle ; seulement elle doit être sinistre.

— Pourquoi donc cela ?

— Parce que ces quatre bandits nommés : el Tunante, Fracaso, el Pinganillo, et el Arrubio, sont de véritables bêtes fauves, qui ne pratiquent que l'assassinat et... il fit une légère pause en regardant fixement don Luis, l'enlèvement, ajouta-t-il.

— Oh ! oh ! ceci est grave !

— Très grave ; Oregano ne les connaissait que de réputation ; c'est sur cette réputation qu'il a traité avec eux ; d'ailleurs il a dû leur donner des avances ; car, eux qui étaient sans un ochavo, avaient de l'or dans leurs poches après avoir traité avec lui.

— Cet Oregano est un scélérat !

— Non, c'est un poltron avide et voleur, qui, chargé de recruter des bandits, les a choisis féroces, afin de ne pas compromettre le moule de son pourpoint ; voilà tout ; du reste il semble avoir des goûts très-bucoliques.

— Bon ! lui, Oregano ?

— Lui-même.

— Comment cela ?

— Il paraît qu'il a proposé à ses honorables cavaliers une partie de campagne, que ceux-ci ont accepté avec empressement.

— Et de quel côté cette partie de campagne ?

— Ma foi, je l'ignore, vous comprenez que je n'ai rien à voir dans des choses aussi innocentes ; tout ce que je sais, c'est qu'il a donné rendez-vous à ses quatre nouveaux amis, au Palo Quemado, pour ce matin à neuf heures, afin sans doute de bien s'entendre avec eux sur le divertissement qu'ils comptent prendre.

— Au Palo Quemado, à neuf heures ?

— Ah ! il n'y a pas de temps de perdu, il est à peine huit heures.

— C'est vrai, mais pourtant...

En ce moment on frappa à la porte.

Don Luis se hâta d'aller ouvrir.

Son contremaître l'avertissait que le général de Tordesillas venait d'arriver et désirait le voir.

— Je descends dans un instant, priez le général d'attendre.

Le contremaître se retira, et don Luis referma la porte.

L'Alcade avait tout entendu.

— Eh bien ? lui dit don Luis.

— Faites-moi sortir au plus vite, reprit l'Alcade, vous en savez assez, le général arrive à propos.

— Venez, dit don Luis.

Et il le conduisit à la porte dérobée qu'il ouvrit.

— Descendez cet escalier, lui dit-il, vous n'aurez qu'à repousser la porte un peu fort derrière vous.

— Un dernier mot, dit l'Alcade ; vous savez que par la rivière, le trajet pour se rendre au Rincon est de beaucoup plus court que par terre ; au cas où vous auriez l'intention d'aller faire, vous aussi, un tour à la campagne, un canot vert avec une ligne blanche vous attendra au débarcadère jusqu'à onze heures ; le patron se nomme Perico ; vous lui direz seulement en l'abordant : c'est moi Perico ; et à présent adieu et bonne chance.

— Merci, je me souviendrai, dit don Luis.

Les deux hommes se serrèrent la main et l'Alcade disparut dans l'escalier.

Don Luis se hâta de descendre au magasin.

Le général vint à sa rencontre avec empressement.

— Je n'en croyais pas mes yeux, dit-il gaiement, en voyant votre magasin ouvert de si bonne heure.

— C'est vrai, cela a dû vous sembler singulier, général, d'autant plus que j'ouvre ordinairement assez tard ; pendant trois ou quatre jours au moins vous le verrez ouvert ainsi.

— Bah ! pourquoi donc ?

— Mon Dieu, tout simplement, général, parce que pendant trois ou quatre jours au moins je suis forcé de rester à Urés pour terminer certaines parures importantes et que l'on attend avec impatience.

— Oh ! oh ! et que dira dona Mercedes de cette longue absence ? fit le général en riant d'un gros rire.

— Dame ! reprit-il avec bonhomie, vous comprenez, général, les affaires commandent ; elles passent avant tout ; ma femme en a pris son parti.

— Pauvre petite femme ! ah çà je suis venu hier ;

— Je regrette beaucoup de ne pas m'être trouvé là, j'aurais eu l'honneur de vous remettre la bague que vous m'avez commandée.

— Elle est faite ?

— Oui, général, depuis quelques jours déjà.

Tout en parlant, il ouvrit un pupitre placé sur le comptoir, y prit un écriu, et le présentant au général :

— La voici, dit-il.

— Oh ! fit-il en ouvrant l'écriu, c'est admirable.

— Vous êtes satisfait ?

— Je serais difficile s'il en était autrement, dit-il en examinant la bague qui était véritablement un chef-d'œuvre ; je l'emporte.

— Comme il vous plaira.

— Combien vous dois-je, senor don Luis ?

— Bon, nous réglerons plus tard cette misère, général, cela ira avec autre chose.

— Non pas. Je pars pour la campagne en sortant de chez vous, pour offrir cette bague à une dame, pour laquelle je professe la plus haute estime ; pour la donner il faut qu'elle soit à moi ; je tiens à vous la payer tout de suite.

— Bon, nous avons le temps.

— Non pas, les bons comptes font les bons amis, et il ajouta en riant d'un air railleur : Je ne veux rien vous devoir, don Luis.

— A votre aise, général.

— Combien ce magnifique joyau ?

— Douze cents piastres, général.

— Vive Dios ! ce n'est pas trop cher, voici quatre-vingts onces d'or, senor don Luis, et merci.

— A vos ordres, pour tout ce qui vous plaira, général, dit le jeune homme un peu sèchement.

Le général le regarda un instant avec surprise : le joaillier souriait d'un air de bonne humeur, le général crut s'être trompé.

Il prit cordialement congé du jeune homme et se retira.

Don Luis le suivit un instant du regard avec une expression de haine, qui eût fait frissonner le général s'il lui eût été possible de le voir.

— Oh ! mes pressentiments, murmura-t-il.

Puis il appela son contremaître.

Nous avons dit que tous les ouvriers de don Luis étaient Français ; tous étaient habiles, honnêtes et dévoués : ainsi que le sont, déclarons-le hautement, les deux tiers au moins de nos ouvriers ; ceux qui manquent à cette règle générale, sont, pour la plupart, des ouvriers étrangers, que l'on confond trop facilement avec leurs camarades français.

Le contremaître était un jeune homme de trente à trente-deux ans au plus, Parisien pur sang, né à Belleville ; c'était un très beau garçon, brun, taille moyenne bien prise, admirablement charpenté, d'une physionomie sympathique, douce et argique à la fois, c'était un excellent ouvrier, intelligent, comme ils le sont tous à Paris ; quelque peu lettré, suffisamment pour savoir choisir ses lectures ; d'une probité à toute épreuve, tout dévoué à son patron et nommé Albert-Antoine Cousturier ; il parlait et écrivait la langue espagnole avec une perfection rare ; il était fort brave, sans ostentation ; tous ses camarades l'aimaient et le respectaient ; depuis trois ans, c'est-à-dire depuis son arrivée en Sonora, il était entré chez don Luis Perez en qualité de contremaître, son patron n'avait jamais eu un seul reproche à lui adresser ; il l'estimait fort et le traitait avec considération.

Don Luis le prit à part et entama la conversation par cette question faite à brûle-pourpoint :

— Senor Cousturier, puis-je compter sur vous ?

— En tout et pour tout, senor, lui répondit aussitôt le contremaître, avec un clair regard.

— J'ai un service à vous demander ?

— Quel qu'il soit je suis prêt.

Une conversation ainsi commencée, devait se poursuivre dans d'excellentes conditions.

Ce fut ce qui arriva.

Don Luis fit à son contremaître une confidence entière et sans restrictions.

Le jeune homme avait pris une résolution terrible et inébranlable.

L'entretien dura longtemps.

Il se termina par une chaude poignée de mains.

— Venez, dit-il à Cousturier.

Il le conduisit à son appartement, lui montra la caisse, les portes secrètes, etc., puis il lui remit toutes ses clefs en lui disant :

— Maintenant, cela vous regarde.

— Soyez tranquille, lui dit Cousturier avec un beau sourire.

Ils descendirent dans l'atelier.

— Senores, dit-il aux ouvriers, je sors ; mon voyage se prolongera très longtemps ; donnez-moi votre parole que vous obéirez sans observations comme sans hésitations à tous les ordres que vous recevrez de votre contremaître après mon départ, si extraordinaires et même si étranges que vous semblent ces ordres ; du reste il a entre les mains une autorisation écrite et signée de moi.

Tous les ouvriers se levèrent.

— Senor don Luis, dit le premier ouvrier au nom de ses camarades, nous vous jurons d'obéir à Cousturier quels que soient les ordres que nous recevrons de lui, comme nous le ferions à vous-même.

— Nous le promettons ! répétèrent les autres d'une seule voix.

— Je vous remercie, mes amis, dit don Luis avec émotion, vous êtes de braves cours, j'espère être à même un jour de vous récompenser comme vous le méritez.

Don Luis leur serra la main à tous, puis s'enveloppant avec soin dans son manteau afin de cacher les armes dont il s'était précautionné, il dit au revoir à ses ouvriers et il sortit.

Derrière lui la boutique fut aussitôt fermée et les volets mis.

Cela tombait bien ; c'était précisément un jour de fête, de sorte que personne ne s'étonna de cette fermeture.

Don Luis se rendit par des chemins détournés, sur le bord du Rio Sonora, il n'était pas encore neuf heures ; il y avait peu de monde dans les rues, personne ne s'occupa du jeune homme ; tous les Mexicains portent le manteau ou le zarapé, et tous ont l'habitude dans les rues de s'emboîser comme des conspirateurs ; il ne devait donc pas attirer plus l'attention que les autres.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME.

XII

— Ensuite chacun connaît son déplorable caractère ; nul, excepté sa mère, ne peut la supporter, sa volonté est tyrannique.

— Vous serez le maître chez vous ; est-ce tout ?

— Mon chez moi ne peut être un enfer ; enfin elle me déplaît.

— C'est fâcheux.

— C'est ainsi, cependant.

— Vraiment ?... dit le comte d'un air goguenard.

— Cui, elle me déplaît... horriblement.

— Alors, je vous le répète, c'est fâcheux, parce que... Le comte s'arrêta.

— Parce que ?... fit Max.

— Parce que j'ai donné ma parole à la marquise de Chevoneux.

Max fit un bond.

— Il me semble qu'on devait s'assurer de mon consentement.

— Aussi m'en suis-je assuré.

— Je le refuse.

— On s'en passera.

— Ce serait par trop fort ! Nous verrons.

— Oui, nous verrons, dit le comte, dont la colère éolua, nous verrons si je suis le maître, et lequel de nous deux devra céder.

Le courage de Max redoubla avec la menace.

— Écoutez-moi bien, mon père : je le jure devant Dieu, jamais mademoiselle de Chevoneux ne sera ma femme.

— Ne jurez pas.

— Je le jure sur l'honneur.

— C'est bien, mon fils ; néanmoins vous avez un mois de réflexion. Nous sommes au 25 octobre ; le 25 novembre, vous me ferez connaître vos intentions. Songez seulement que vous me devez tout, que vous n'avez plus rien que ce que je veux bien vous donner ; d'ici à l'époque fixée qu'il n'en soit plus question.

— Je n'ai pas besoin de réflexions.

— Si, si, réfléchissez.

Et le comte se leva de table.

— Je vais toujours, ajouta-t-il tout haut, achever de régler une clause du contrat avec la marquise.

Et il sortit.

— Morbleu ! s'écria Max, nous verrons bien ! me marier avec cette horrible fille, jamais !

Et le vicomte assura son serment d'un coup de poing sur la table, renversant une partie de ce qui était dessus.

Le domestique, que l'on avait fait sortir, accourut.

— Monsieur le vicomte a sonné ?

— Oui, dit Max, pour ramasser ceci. Et il sortit.

XVII

— Eh bien ? demanda la marquise de Chevoneux au comte qui venait de se jeter dans une bergère.

C'était le lendemain de la conversation entre le père et le fils.

— Eh bien, avez-vous parlé au vicomte ?

— Je ne me suis pas encore nettement expliqué avec Max, il est un peu souffrant ces jours-ci et garde la chambre.

— Alors, vous n'avez rien dit ?

— Peu de chose, j'ai laissé entrevoir.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Entre nous, marquise je le crois ravi.

— Vraiment.

— Oui, et cependant j'ai été fort circonspect à cause de l'état dans lequel il est.

La marquise jeta un coup d'œil en dessous au comte de Tresang, le bon père était impassible.

— Ma fille ne sait rien encore, dit la marquise (Henriette, en effet, était censée tout ignorer) ; puis-je en dire quelques mots.

— Oh ! pas encore, dit le comte ; dans quelques jours.

— Comte vous me cachez quelque chose.

— Marquise...

— Soyez franc.

— Eh bien, tenez, je vais l'être.

— Il y a donc quelque chose ?

— Je n'en suis pas sûr, je le crains seulement.

— Et ce serait ?...

— Dois-je tout dire ?

— Dites.

— Eh bien, je crois qu'il y a une amourette sous jou. Je n'en suis pas certain cependant, mais demain je saurai au juste à quoi m'en tenir.

— Alors je ne dirai rien à Henriette.

— Non, d'ici quelques jours, ce serait plus prudent ; mais soyez sans crainte, vous avez ma parole, marquise, mon fils ne m'y fera pas manquer.

— Oh ! alors j'en parlerai à Henriette.

— Tu veux savoir de quoi il retourne, vieille rusée ? pensait le comte, tu ne sauras rien.

— Au fait, oui, dit-il, il n'y a nul inconvénient.

— Je me suis trompée, pensa la marquise, il m'a dit la vérité, je vais tout dire à Henriette.

XVIII

Max, en quittant son père, se rendit précipitamment chez Louise qui attendait avec impatience le résultat de la démarche du vicomte.

Celui-ci entra la figure toute bouleversée.

— O Louise, Louise, s'écria-t-il, je suis bien malheureux !

La jeune fille était toute tremblante.

— Qu'arrive-t-il, mon Dieu ?

— Je n'ai pu parler à mon père, c'est lui qui vient de me déclarer qu'il voulait me marier.

Louise avait presque deviné dès l'entrée de Max, aussi le coup fut moins terrible, — elle semblait avoir tout son sang-froid.

— Oui, reprit Max, me marier malgré moi, avec mademoiselle Henriette de Chevonneux, une horrible bossue du plus affreux caractère.

— Votre père y voit sans doute quelque avantage pour vous.

— Mon père voit qu'elle est colossalement riche, qu'elle porte un des beaux noms de France ; mais tout cela, Louise, tout cela peut-il donner un jour de bonheur ?

— Vous êtes franc en parlant ainsi, Max, je le sais, mais demain vos idées peuvent changer.

— Moi, jamais ! et dût mon père me déshériter, me maudire !...

— Ne parlez pas ainsi, je vous en conjure.

— Pourquoi ? Mon père peut-il être l'arbitre de ma destinée ? sa volonté doit-elle éternellement peser sur mon existence ?... Que m'importent à moi les arides satisfactions des honneurs ou de la fortune ! Je préfère cent fois un rayon de soleil dans mon existence, le parfum d'une fleur, le sourire de la femme que j'aime.

— Tout cela est bien, quand on est jeune, mais plus tard, plus tard...

— Plus tard, il en sera toujours de même ; je suis exalté, c'est vrai, mais je ne suis plus un enfant ; mes désirs ne sont pas confus, mes pensées ne sont plus inaccoutumées ; je suis à un âge où l'homme doit savoir choisir sa route dans la vie... Cette route, je la choisis...

— Max, avez-vous bien réfléchi ?

— Croyez-vous donc que je sois venu vous dire à l'étourdie : Louise, voulez-vous être ma femme ? Non, j'avais bien réfléchi avant ; lorsque je suis venu à vous, je savais bien que je rencontrerais des obstacles, mais si vous m'aimez, que m'importe !

— Je vous aime, Max, et je vous aime assez pour faire taire mon amour s'il devait faire plus tard votre malheur.

— Oh ! merci, Louise, merci cent fois. Que m'importe désormais tout le reste ! La volonté de mon père, qu'est-ce pour moi ? Rien ! D'ailleurs, pour moi, un obstacle est un attrait de plus.

— Max, on doit toujours obéir à son père.

— Je dis cela, Louise, parce que cela est. Mais, enfin, qu'avez-vous ? pourquoi, au lieu de m'encourager, de me soutenir...

— Je vous dois, et je dois à moi-même de vous dire la vérité ; je vous la dis.

— Vous ne m'avez jamais aimé.

— Ce ne serait pas le cas de vous le dire, Max.

— Parce que ?... Répondez-moi franchement.

— C'est que, Max, vous jouez en ce moment et votre existence et la mienne, parce qu'aujourd'hui vous pouvez reculer, il en est temps encore ; parce que vous devez vous habituer à la lutte et que le vicomte de Tressang se prépare de cruelles déceptions, de poignants soucis, en épousant Louise Blain, la dentellière.

— Je vous aime, Louise, tout est là ; qui donc oserait me braver, me railler ? Je ne suis pas de ceux que fait reculer la vaine opinion du monde, quand je remplis un devoir ; je vais droit mon chemin sans m'inquiéter des grenouilles qui coassent dans les fossés. — Je vous l'ai offert, Louise, vous avez accepté, vous serez ma femme.

— Réfléchissez encore, Max, l'avenir, l'avenir !...

— Toujours, toujours cette crainte d'un lendemain que nous n'atteindrons pas peut-être ; demain, que m'importe, si j'ai aujourd'hui !

Louise gardait le silence.

Max se retira fort mécontent du peu de gré qu'elle lui savait de sa résistance ; il s'était attendu à des témoignages de reconnaissance, il avait été reçu presque froidement.

Il ne comprenait pas toute la délicatesse de la conduite de Louise.

XIX

Le lendemain, Max, encore mécontent, n'alla point chez Louise.

Le lendemain, le comte avait fait prendre des informations.

— J'avais deviné juste, dit-il, une amourette. Nous allons le guérir...

Un valet en grande livrée frappa ce jour-là chez Louise, dans l'après-midi.

La jeune fille fut ouvrir.

— Voici une lettre que M. le comte de Tressang envoie à mademoiselle, j'attendrai une réponse.

Louise décacheta la lettre en tremblant et lut :

« Mademoiselle,

« Vous êtes jeune, vous êtes belle, à l'âge de mon fils, moi aussi, je vous eusse adorée comme lui ; mais vous êtes, m'a-t-on dit, aussi sage que belle ; vous comprendrez ce que je vais vous dire. Mon fils arrive à l'âge où, avec un nom comme le sien, un mariage est nécessaire, indispensable ; depuis longtemps son mariage est arrêté avec une femme qui l'aime et lui assure un heureux avenir ; vos relations doivent donc cesser, pour quelque temps, au moins... Plus tard, si vous l'aimez toujours...

« En attendant, je vous prie de recevoir, comme témoignage de l'estime que je fais de votre caractère, le coupon de rente que

jo vous envoie, espérant que vous mettrez mon fils dans l'impossibilité de vous revoir, et de briser par là son existence.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Un coupon de rente de 1,200 francs était, en effet, renfermé dans la lettre.

Louise pliait la lettre lentement, sans songer au domestique. Celui-ci lui dit :

— On m'a chargé, mademoiselle, d'attendre une réponse.

— Remettez simplement ceci à M. le comte, et Louise tendit au valet le coupon de rente.

A peine seule, la jeune fille fondit en larmes.

— O ma mère ! ma bonne mère ! quelle humiliation ! s'écria-t-elle, et, se jetant à genoux près de son lit, elle serra sa tête entre ses mains, il lui semblait qu'elle devenait folle.

Mais cet acablement dura peu ; elle se leva bientôt, la résolution brillait dans ses yeux.

— Oui ! s'écria-t-elle, le comte a raison ; pour Max, si jamais j'étais sa femme, je serais un malheur, je le vois bien par cette lettre que le comte m'a adressée sans penser qu'il me jetait à la face une horrible injure ; voilà donc ce que penseraient de moi les gens auxquels Max voudrait présenter sa femme...

Non, ce mariage est impossible. C'est un beau rêve que j'ai caressé trop longtemps, une douce illusion qu'il faut voir s'envoler. — J'étais trop heureuse aussi, un tel bonheur n'était pas fait pour durer longtemps. — Ah ! que Max, au lieu d'être riche et noble, n'est-il un pauvre ouvrier, sage et travailleur !

Elle donna quelques minutes à cette douce idée, son cœur s'épanouissait à ce rêve de bonheur.

Mais le souvenir poignant de sa situation lui revint bien vite.

— Allons, se dit-elle, il faut du courage, que mon amour soit assez grand, assez généreux, pour accomplir sans murmure un grand sacrifice.

Elle prit son chapeau, un châle et sortit.

Le soir même, elle avait vendu à vil prix son petit mobilier qu'elle aimait tant, et s'installait dans un de ces infimes hôtels qui cachent leur entrée repoussante au fond des ruelles populeuses qui aboutissent à la rue Saint-Denis.

Elle songea alors à écrire à Max.

— Mais non, non ! se dit-elle, que le sacrifice soit complet, qu'il ignore toujours et mon amour et mon dévouement.

Et lui ! puisse-t-il être heureux ! Puisse cette femme riche, noble, belle sans doute, l'entourer de tout l'amour dont j'aurais, moi, entourer sa vie.

Et Louise resta de longues heures accoudée à sa petite table, elle pleurait.

XX

Lorsque, le lendemain, Max retourna chez Louise, il fut stupéfait en apprenant qu'elle était partie ; le concierge ne put donner aucun éclaircissement.

— Un valet est venu, dit-il au vicomte, un bel homme, avec une livrée superbe, il apportait une lettre, il est resté là-haut assez longtemps ; quand il a été parti, mademoiselle Louise est descendue, elle a amené un marchand de meubles, a vendu toutes ses affaires, puis a mis le reste dans un fiacre et est partie sans dire où elle allait.

— Niais, cent fois niais j'étais ! s'écria Max, et je croyais à

son amour ! quelle leçon ! Un autre, je le vois, aura été moins respectueux et plus adroit que moi. N'importe, je veux la retrouver.

Et le vicomte, pendant huit jours, se livra à toutes les investigations possibles.

Poines perdues, Louise était introuvable.

Deux ou trois agents qu'il avait mis en campagne furent obligés de reconnaître leur impuissance.

Alors le découragement le prit.

Il se fit toute sorte de raisonnements plus spécieux les uns que les autres, pour se prouver qu'il n'aimait pas Louise. Il n'y put parvenir.

Il finit par se laisser entraîner par son père chez la marquise de Chevonneux.

Henriette, qui un moment avait tremblé, était au comble de la félicité. L'orgueilleuse héritière, dont l'esprit lunatique et railleur, le superbe dédain et le mélo aplomb effrayaient les plus braves, fut charmante pour Max.

Elle l'aimait, le regard du vicomte la dominait. Elle eût trouvé du bonheur à lui obéir, elle qui avait toujours dominé. Pour lui, elle eut cette timide gaucherie d'une pensionnaire, cette fraîche candeur d'une jeune fille.

Max s'en revint tout surpris et dans un état d'esprit tout différent.

— M'aimerait-elle ? pensait-il. Pourrai-je être heureux avec elle ? Et puis, deux cents mille livres de rente !...

Pourtant cette idée de n'épouser que de l'argent lui fit honte, il ne se sentait aucun amour pour Henriette.

Le comte jouissait avec délices de l'embarras de Max, qui se lisait sur sa figure ; il se félicitait de son adresse.

XXI

Cependant les jours se passaient et les irrésolutions de Max étaient toujours les mêmes ; l'époque fixée par M. de Tresang arriva, le vicomte demanda quelques jours de répit ; le comte, qui était un habile homme et qui connaissait fort bien le caractère de Max, consentit à attendre encore ; il est vrai que Max allait fréquemment chez madame de Chevonneux.

— Oublions, se disait-il parfois, oublions un beau rêve, être aimé. Adieu, projets chéris, chimères longtemps caressées, douce existence que j'ai crue entrevoir ! Et le souvenir de Louise envahissait son cœur et le remplissait de tristesse. Puis, sans savoir au juste le marché honteux proposé par son père, marché qui devait le faire l'époux heureux de la riche héritière, tous ses instincts se révoltaient à l'idée d'être le mari de mademoiselle de Chevonneux.

— Si je savais où est Louise, disait-il, si je n'avais pas ce doute affreux, cette inquiétude incessante, eh bien ! mon malheur serait moins grand, je me dirais : Tout est perdu, oublions. Mais je ne sais rien, rien !

— Je suis un niais, pensait-il à d'autres moments, je cherche à dorser ma lâcheté de prétextes fallacieux, je suis comme les autres, la fortune me tente. — Non, cependant. J'aimerais bien mieux l'amour de Louise.

XXII

C'était une chambre obscure et malsaine située au quatrième étage de la rue Sainte-Foy ; la fenêtre ouverte sur un puits fétide, qu'on désignait sous le nom de cour, ne laissait pénétrer qu'une lumière pâle et des miasmes pestilentiels. Misérable était.

le mobilier de cette chambre. le lit de bois, plaqué jadis, ne laissant plus voir que la colle, supportait deux minces matelas de varech; une commode éraillée, dont l'un des pieds était remplacé par une brique de champ; deux chaises dépaillées; un table dont le marbre avait été enlevé, et un fauteuil diapré de toutes les couleurs, si crasseux et si sale que plusieurs générations devaient s'y être assises; sur la cheminée, une petite glace malpropre dont le tain était à moitié enlevé, complétait l'ameublement.

Là, demeurait Louise, couchée sur le triste grabat de cette chambre, elle pleurait et souffrait depuis un peu plus d'un mois, depuis le jour où elle avait quitté sa petite chambre.

La fièvre avait gonflé ses traits si beaux, si réguliers jadis, marbrés cette peau si blanche; ses yeux domesurément ouverts, mais fixes et mornes, exprimaient le plus horrible désespoir.

Bientôt entra une grosse femme à la voix rauque, aux traits épais, à la démarche crapuleuse, à sa vue, Louise eut un tré-saillage.

— Eh bien, ma fille, dit cette femme, êtes-vous décidée?

— Oh! madame, répondit la malheureuse enfant, je souffre tant!

— Raison de plus, petite, on est bien mieux soigné à l'hôpital que dans un garni, et puis un malade, c'est gênant; d'ailleurs ça abîme mes draps et mes matelas, d'avoir toujours quelqu'un dessus. Comme cela enfin, votre quinzaine finit demain, avez-vous de l'argent? Il n'y en a plus dans la petite boîte.

— Comment, plus rien?

— Dame! presque; trois ou quatre francs, je crois, à peine.

— Mais pourtant, madame, il me semble qu'il n'y a pas huit jours encore il y avait quarante francs.

— Il y a huit jours, je ne dis pas, mais, dame! v'la ce que c'est que les maladies, ça coûte cher.

— Mais qu'ai-je donc pris?

— Comment! ce que vous avez pris?

— Oui, il me semble que cette tisane et le peu de bouillon que je bois ne doivent pas coûter si cher.

— Alors, je te vole, n'est-ce pas, espèce de petite mijaurée, bonne à rien! hurla la grosse femme; je te vole, n'est-ce pas? soyez donc bonne! eh bien, puisque je te vole, tu n'as qu'à t'habiller et tu vas filer, et plus vite que ça. Allons, debout, ou de l'argent!

— Madame, de grâce! murmura Louise.

— Non, de l'argent, après je verrai; d'abord, c'est neuf francs pour la quinzaine et de suite.

— Mais, madame, je vous payerai.

— Quand?

— Demain, quand je pourrai sortir, j'ai quelques économies.

— Où?

— A la caisse d'épargne.

— Vrai! et les yeux de la mégère exprimèrent une si féroce cupidité que Louise eut vraiment peur. — Alors, où est le livret?

— Pas ici, madame.

— Allons, bon! dit la mégère furieuse, des blagues! Ça ne prend pas, faut filer, et elle porta la main sur Louise pour l'arracher de dessus le lit.

Louise eut une inspiration. — Madame, j'ai un parent riche, portez-lui un mot de moi, il viendra.

Et Louise, d'une main mal assurée, écrivit deux lignes à Clodomir.

Une demi-heure après le jeune homme était agenouillé et pleurait près du lit de Louise.

— Et Max, dit-il, se remettant un peu, il vous a donc abandonnée? Oh! s'il en est ainsi....

— Non, il ne m'a pas abandonnée; il m'a bien cherchée sans doute, j'ai fui sans rien dire.

— Mais pourquoi, pourquoi?

— Je l'aimais bien pourtant... Et Louise lui raconta son histoire, sa maladie; depuis un mois, elle souffrait, seule, sans amis, sans secours, sans une goutte d'eau souvent pour étancher sa soif, avec une femme qui lui faisait peur et qui la volait.

— Surtout, ajouta-t-elle en terminant, j'ai eu confiance en vous, je me suis souvenue de vous à l'heure du danger; pas un mot à Max, jurez-le moi.

Clodomir promit tout...

— Vous ne pouvez rester ici, ajouta-il, je vais parler à la maîtresse de l'hôtel et je ne serai pas longtemps absent.

Louise, le soir même, était couchée dans une petite chambre bien propre, près des boulevards extérieurs, une garde malade était à son chevet.

— Maintenant, dit Clodomir, à demain, Louise, je viendrai de bonne heure.

Il se fit immédiatement conduire à l'hôtel de Tressang.

— Le vicomte Max?

— Monsieur le vicomte est sorti et ne rentrera sans doute que fort tard.

Il était neuf heures du soir.

— J'attendrai alors, il faut absolument que je lui parle.

Le domestique qui avait reconnu un ami de son maître, le conduisit à la chambre de Max.

(A CONTINUER).

Quelle est la voix la plus élevée?

C'est la voix lactée.

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autorisé à prendre des abonnements.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois:
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Notte 1933, B. de P., Montréal.

17 rue Ste. Thérèse